

ans, quelques vers de lui à l'occasion d'un anniversaire. Lorsque nous l'avons entrevu à Paris, dans le printemps de 1877, il paraissait jouir d'une bonne santé; mais, sous ce calme apparent, il cachait un chagrin mortel qui le minait sourdement et qui l'a conduit prématurément au tombeau.

Cette mort révélera à Québec, où M. Crémazie avait laissé tant d'admirateurs de son talent, de vives sympathies. Il est impossible de songer sans tristesse à cette carrière brisée et de ne pas déplorer qu'une lyre qui promettait tant de beaux accords ait cessé sitôt de se faire entendre. Quelques-uns de ses chants du moins vivront toujours dans la mémoire du peuple canadien.

M. Crémazie n'avait pas encore 50 ans; il est mort des suites d'une inflammation d'intestins.

Nous publierons son portrait la semaine prochaine.

La Cour Suprême a rendu, il y a quelques jours, une décision extraordinaire qui fait sensation. Les gouvernements provinciaux et même le gouvernement fédéral n'auraient pas le droit de créer des Conseils de la reine. Il suit de là que les titres de tous ceux qui ont été faits Conseillers de la reine ne valent rien et qu'il n'y a de véritables Conseillers de la reine au Canada que ceux qui ont été créés tels par le gouvernement impérial, s'il y en a.

Ce n'est pas tout. Le juge Strong est d'avis que les législatures provinciales de Québec et d'Ontario n'ont pas le droit de se servir du nom de la reine en tête de leurs actes pas plus qu'un conseil de comté. Il prétend que c'est une usurpation de leur part. Il faudrait que ce droit leur fût conféré par la reine en termes exprès et précis.

L'organisation provinciale fondée en 1867 est menacée par la base, dit l'*Événement*. Après avoir mentionné les conséquences qui pourraient résulter de cette décision, M. Fabre ajoute :

Les législatures provinciales désavouées, dix ans de législation anéantis, le lieutenant-gouverneur menacé de décapitation, les Conseils de la reine en manches de chemise, les juges de paix entassés dans la fosse commune, le chemin de fer du nord amputé.

LE SOCIALISTE ALLEMAND, FERDINAND LASSALLE

SES AMOURS ET SA MORT

Pour nos lecteurs, et surtout pour nos lectrices qui ont l'inappréciable bonheur de ne pas s'occuper de politique, nous croyons nécessaire d'expliquer en deux mots ce qu'était Ferdinand Lassalle, autour duquel le discours de M. de Bismark, l'été dernier, a fait tant de bruit.

Lassalle était quelque chose comme le Proudhon de l'Allemagne; mais au lieu de l'être brutal et grossier qu'était le socialiste français, Lassalle avait une nature fine, artistique, délicate; c'était une sorte de *philanthrope dilettante*.

Il serait certainement arrivé aux plus hautes destinées dans son pays, si sa carrière n'avait été interrompue, subitement, à trente-neuf ans, par une aventure amoureuse, que nous allons reproduire dans ses parties les plus essentielles.

Il y a peu de romans qui soient aussi curieux à lire que cette histoire vraie. Ajoutons que la triste héroïne de ce récit, Mlle Hélène, vit encore. Elle est descendue au rang de cabotine et parcourait naguère les théâtres les plus infâmes de l'Allemagne.

Voici, maintenant, le texte exact de l'oraison funèbre de Lassalle, telle qu'elle a été prononcée par M. de Bismark, en plein parlement. Le morceau est extrêmement réussi, au point de vue purement littéraire, comme on va en juger :

« Ce que Lassalle possédait, ce qui me charmait extraordinairement, moi, comme partisan, c'est qu'il était un des hommes les plus intelligents et les plus aimables que j'ai jamais connus, un homme ambitieux dans le grand style, mais pas du tout républicain. Ses idées étaient profondément patriotiques, nationales; l'idéal qu'il poursuivait était l'empire allemand, et il y avait là un certain point de contact entre lui et moi. Lassalle était ambitieux dans le grand style; il ne savait pas au juste si l'empire allemand devait se faire avec la dynastie des Hohenzollern ou avec la dynastie Lassalle; mais il était monarchiste jusqu'à la moelle. Il aurait lancé un *quos ego* à ces misérables épigones qui font parade de lui; il les aurait replongés avec mépris dans leur néant; il les aurait mis hors d'état de se servir de son nom.

Lassalle était un homme intelligent et très-spirituel, dont la conversation était très-instructive; nos conversations ont duré des heures, et j'ai toujours regretté de les voir finir. Il est inexact, comme on l'a prétendu, que je me sois brouillé avec lui. La nature de nos relations personnelles était celle-ci : je voyais en lui un homme d'esprit avec lequel il était agréable d'être en rapports, et, de son côté, il avait l'idée que j'étais un auditeur intelligent et bien disposé. Il n'était nulle-

ment entre nous question de négociations, parce qu'il n'y avait que peu de place pour elles dans nos discours. Il portait seul le poids de la conversation, mais d'une manière agréable, aimable, et chacune des personnes qui l'ont connu me donnera raison sur ce point. Ce n'était pas un homme avec lequel on pût conclure une convention sur le 'donnant, donnant.' Je regrette que sa situation politique et la mienne ne m'aient pas permis de le fréquenter beaucoup, et je serais heureux de rencontrer un homme de son talent et de son esprit.

Il n'est pas facile de bien fixer le caractère de Lassalle. Charmant et intéressant dans la vie privée, savant d'une érudition surprenante, il jouait, dans les dernières années de sa vie, comme agitateur des masses ouvrières, un rôle peu sympathique. Il a été l'initiateur du mouvement parmi les ouvriers allemands. C'est lui qui leur a prêché l'évangile "de l'exploitation de l'homme par l'homme," qui leur a fait croire que "les riches sont des fainéants qui s'enrichissent du labeur du pauvre."

Était-il vraiment content au beau milieu de ses triomphes tapageurs? Je ne le crois pas. Je me rappelle sa figure désolée lorsqu'il fut obligé, un jour, de serrer la main d'un vieil ouvrier, chef d'une députation. Il regarda avec méfiance cette main loyale et malpropre qui se tendait vers lui. Enfin, après un moment d'hésitation, il la prit et la lâcha de suite; puis, enfouissant la main dans la poche de sa redingote, où probablement se trouvait son mouchoir, et, se tournant vers moi, il me dit à voix basse : "On ne se fait pas d'idée comme ces braves gens savent transpirer."

Le contact avec le peuple n'avait point modifié ses manières éminemment aristocratiques ni sa façon de vivre en homme du monde. Il soignait sa toilette, il était gourmet, et qui l'aurait vu découper une poularde du Mans ou vider une bouteille du meilleur crû, aurait eu bien de la peine à reconnaître le féroce démagogue dans ce vaillant disciple de Brilla-Savarin.

Enfin, ses plaisanteries hébertistes lui avaient causé peu à peu de bien sérieux désagréments. Il fut amené devant les juges, il fut condamné à plusieurs années de prison, et, pour se préparer à cette solitude forcée, il se rendit au mois de mai 1864 en Suisse.

C'est à cette époque-là, et à Rigi-Kaltbad, que j'ai fait sa connaissance.

Lassalle était âgé alors de trente-neuf ans; il avait l'air bien plus jeune. A la taille élancée et vigoureuse à la fois, aux mouvements énergiques et gracieux, Lassalle était vraiment un bien beau garçon. Son front haut et bien développé par le travail de la pensée, et ses yeux bleuâtres d'une vivacité extraordinaire, dénonçaient de prime abord l'homme remarquable. Il portait de petites moustaches. Ses cheveux, très-frisés, d'un blond foncé, étaient coupés court.

Un beau matin il rencontra la seule personne qu'il n'aurait pas dû rencontrer : Mlle Hélène de Donniges.

C'était la fille du ministre bavarois à Genève. Elle était alors—il y a quinze ans de cela—dans toute l'insolence de sa beauté éblouissante. Grande et d'une taille admirable, avec de toutes petites mains fines et dodues, avec des pieds cambrés plus petits encore, Mlle Hélène, à la chevelure du blond doré le plus hardi, mise avec soin dans ce beau désordre que Boileau vante comme étant "souvent un effet de l'art," au sourire malicieux et séducteur, à l'esprit spontané et toujours à propos, avait fait la rage de toutes les bonnes Berlinoises. Les dames chastes et boutonnières n'aimaient guère cette bacchante; les jeunes gens l'aimaient un peu trop.

En ceci, Lassalle avait fait comme les autres. Il lui avait fait bravement la cour aux bals; il lui avait dit des choses gracieuses, elle en avait ri, et puis il n'y avait plus pensé.

Au moment où il y pensait le moins, il devait la revoir. Mlle Hélène avait fait avec quelques amis américains une excursion à cheval, le 25 juillet, à Rigi-Kaltbad. La superbe amazone lui parut ce jour-là plus belle que jamais. Las d'être

l'idole des gens au linge douteux, il fut pris par l'ambition de se faire adorer de cette étrange fille. Il alla droit à son but. Tout en se promenant avec elle, il lui dit résolument : "Voulez-vous être ma femme? Je vous aime. Répondez-moi franchement et raisonnablement : oui !—et je me charge du reste."

Il lui baisa sa blanche main et ne dit plus mot.

Le lendemain, il reçut de Mlle Hélène une longue lettre de laquelle j'extrais les lignes suivantes :

" Ami Satan !

" C'est fait. Je veux et vais être votre femme. Maintenant que vous avez mon oui—chargez-vous du reste. Mais j'ai encore quelques petites conditions à faire, et les voilà : Je veux—vous l'entendez, bel ami Satan, l'enfant dit : *Je veux !*—je veux que vous fassiez tous les efforts pour arriver au but d'une manière honnête et raisonnable. Vous viendrez nous voir, vous tâcherez de vous faire aimer des autres autant que vous avez réussi à le faire auprès de... Si vous ne réussissez pas, s'ils restent impitoyables malgré tout ce que nous aurons fait—oh ! bien, alors tant pis ! nous avons l'Égypte.—En outre, je veux et ordonne que l'affaire s'arrange au plus vite possible. Je ne veux pas laisser jaser le monde d'une chose qui ne le regarde pas. Quand ce sera fait, le monde pourra dire ce qu'il voudra. Alors j'aurai en vous, Ferdinand, mon abri, mon appui—et je me moque pas mal du reste. Il me reste à moi la tâche la plus lourde ; de main froide, je dois briser un cœur fidèle qui m'aime vraiment ; je dois détruire, par égoïsme extrême, un beau rêve de jeunesse, qui, réalisé, aurait fait le bonheur d'un brave et honnête garçon. C'est terrible, mais il le faut, et je serai méchante pour vous.

" H. D.

" Wabern, 26 juillet."

L'honnête garçon dont il fallait briser le cœur était M. Janko de Rakowitz, jeune Valaque d'une famille princière. Ce noble adolescent venait de quitter les bancs de l'école ; il avait à peine l'âge de Mlle Hélène. Comme beaucoup d'autres, il s'était épris de l'originalité, de l'esprit, du rire et des cheveux rouges de la séduisante sirène. Il avait de la fortune ; le titre de princesse—valaque, il est vrai, mais on n'y regarde pas de si près—ne déplaçait point à Mlle de Donniges. Il lui avait parlé d'amour, elle l'avait écouté avec intérêt.—Enfin, les fiançailles étaient à peu près arrêtées quand "l'ami Satan" vint déranger le bel ordre qui allait s'établir.

Hélène avait donc résolu de planter là le jeune boyard et de ne vivre que pour Lassalle. La correspondance démontre nettement comment sa fantaisie, chauffée par l'absence et l'éloignement, devient de plus en plus ardente. Elle appelle Lassalle son "aigle romain impérial et magnanime," tout comme dona Sol nomme Hernani son "lion superbe et généreux."

En attendant, Hélène était retournée à Genève ou habitaient ses parents, et elle leur avait déclaré qu'elle aimait Lassalle et qu'elle serait sa femme. Le diplomate bavarois avait répondu à sa fille extravagante qu'il ne partageait pas ses opinions, et qu'il ne fallait plus penser à cet égarement puéril. Un homme comme Lassalle, juif, socialiste, viveur, démagogue, n'était point digne d'entrer dans la famille des Donniges.

Lassalle fut mis en demeure de ne plus penser à la jeune fille qu'il aimait et dont il se croyait aimé. Malheureusement, il commit quelques imprudences qui lui aliénèrent le cœur de Mlle Donniges.

Après des péripéties nombreuses et des tentatives répétées pour regagner le bien à jamais perdu, Lassalle eut une entrevue suprême avec son idole, qui le repoussa de la manière la plus impertinente.

La vie ne valait plus rien désormais pour lui. Il écrivit, sur celle qu'il avait tant adorée, une lettre méprisante. Une rencontre devint nécessaire entre Lassalle et M. de Rakowitz.

Voici de quelle façon tragique se déroula ce drame :

Le duel eut lieu le 28 août, à sept heures du matin, à Carouge, près Genève. Les

témoins de Lassalle étaient le colonel Rustow et le général hongrois Bethlen.

Le premier coup fut tiré par Rakowitz ; Lassalle riposta immédiatement.

—Y a-t-il quelqu'un de blessé ? demanda le colonel Rustow.

—J'ai une balle dans le ventre, dit Lassalle.

Il fut couché sur une couverture et pansé. On le transporta en voiture à l'hôtel où il était descendu et où demeurait aussi la comtesse de Hatzfeldt, son amie, à laquelle il avait caché le duel. En descendant de la voiture, il crut voir à la fenêtre la figure de la comtesse. Pour ne pas l'effrayer, il marcha d'un pas ferme et gravit les marches des deux escaliers en refusant énergiquement de se faire porter.

On a prétendu que, par les efforts que Lassalle avait faits pour monter les escaliers, la balle s'était baissée, et qu'il devait la mort au sentiment délicat de cacher sa blessure devant sa vieille compagne et amie.

Il ouvrit la porte de sa chambre et tomba évanoui sur le seuil. On fit venir les premiers médecins. C'était en vain. La blessure était mortelle. Les douleurs causées par elle étaient effroyables. Il déchira de ses dents les oreillers ; il frappa contre le mur de son poing avec une telle violence, que des lambeaux de chair se détachèrent des os et de sa main. On lui donnait de l'opium et toujours de l'opium pour le faire dormir. Il hurla, puis il s'évanouit et ne dit plus rien. Tout d'un coup il se lève et crie d'une voix tonnante : "A boire ! à boire !" et il retombe évanoui sur son lit. Trois jours se passent ainsi. Il ne dit plus un mot, mais les expressions de sa physionomie démontrent clairement les souffrances surhumaines qu'il subit ; des tressaillements convulsifs secouent ces pauvres débris d'homme.

Le dernier jour du mois d'août (1864) arrive. Lassalle expire.

HELVETIUS.

LES FEMMES

Pour qu'une femme soit estimable, elle doit avoir un caractère vrai, point de caprices dans l'humeur, point de faiblesses dans l'esprit, la vertu élevée et pure.

La mauvaise éducation des femmes donne aux mœurs de leur sexe, en général, une ressemblance, une uniformité qui ne permettent point aux caractères de développer leur diversité. Connaissiez-en quelques-unes dans une ville, et, à très-peu de chose près, vous les connaîtrez toutes.

Les femmes, susceptibles de toutes les impressions, ne sont que ce que nous voulons qu'elles soient : capables des plus grandes vertus et des plus grands vices, elles s'y portent également avec la même fureur, et c'est toujours l'esprit du siècle, le ton de la société où elles vivent, et l'opinion du moment qui les déterminent à faire le plus grand sacrifice.

Si l'on peut dire que la vraie politesse s'acquiert dans le commerce des femmes, on peut également alléguer que nous ne devenons polis qu'en fréquentant ceux pour qui nous avons de la déférence et de l'estime, ou qui, par leur supériorité, contiennent notre amour-propre et répriment notre orgueil. La plus grande partie des femmes, par leur conduite et leur peu de mérite, ne dispensent-elles pas les hommes de cette estime et de cette déférence ? Leurs manières de converser, de vivre, leurs aventures ridicules ou avilissantes, qu'elles croient inconscientes parce qu'on ne leur en parle pas, leurs petites haines, leurs grandes tracasseries, n'en est-ce pas assez pour nous apprendre quelle espèce de sentiment peuvent inspirer ces êtres frivoles, très-souvent subjugués par des êtres encore plus méprisables ?

Il y a des femmes qui sont accusées de pleurer quand elles veulent ; on ne doit point être surpris de leur talent. Une imagination vive, sensible et tendre peut se fixer à quelque objet, à quelque souvenir douloureux, et se le représenter avec des couleurs si dominantes qu'elles lui arrachent des larmes. Les femmes qui les imitent dans l'intérieur de leurs maisons joignent à ce talent la petite fraude de paraître pleurer pour leur mari. Leurs larmes sont vraies ; mais l'objet en est faux.

Les vrais philosophes aiment les beaux ouvrages de la nature, les femmes aimables sur toutes choses : c'est donc à tort qu'on traite de philosophe communément celui qui fuit le beau sexe.

(A suivre.)